



FRANCINE D'ANCONA

Le Sourire de l'Autre

Francine D'Ancona

Le Sourire de l'autre

© Francine D'Ancona, 2021

ISBN numérique : 979-10-262-8466-6

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

"La plus belle chose au monde, c'est le sourire de l'autre"
Yves Coppens

Ce livre n'existerait pas si un cataclysme n'était survenu dans ma vie. Ce jour-là le sol s'est entrouvert sous mes pieds et tout s'est écroulé devant moi. Je glissais dans un trou béant comme happée dans les profondeurs de la terre. Mille mains se sont tendues, des mains expertes, des mains alliées, des mains amicales et aimantes. Elles m'ont agrippée au bord du gouffre. D'autres orages, d'autres tsunamis ont surgi dans ma vie, mais sur l'échelle de Richter celui-là a dépassé tous les autres en intensité.

Toutes ces mains bienveillantes m'ont réconfortée et incitée à écrire pendant ce voyage singulier. Je souhaite que ce livre écrit au jour le jour pour les remercier, puisse encourager et soutenir tous ceux qui le liront à ne pas céder à la peur, physique ou psychologique et à faire face du mieux qu'ils le pourront.

À tous ceux que j'aime...

Une petite ville du Val d'Oise, 27 avril 2016, 8 heures .

Mon premier malade, une jeune femme, est déjà dans la salle d'attente, bien au chaud, cajolée par ma fidèle Sidonie qui m'annonce que pendant toute la journée et une grande partie de la soirée les rendez-vous vont se succéder à un rythme soutenu sans que je puisse prendre le temps d'une vraie pause déjeuner.

C'est la vie que j'ai choisie par vocation et je n'ai pas vu le temps passer. J'ai peine à imaginer que quarante ans se sont écoulés depuis cette journée ensoleillée de juillet 1976 où j'ai vacciné mon premier bébé sans trembler devant sa maman un peu tendue ! Avec mes longs cheveux bruns, mes pantalons évasés dans le bas, et mes vêtements fleuris, je ressemblais davantage à une hippie qu'à un médecin marié avec deux bambins. Je me demande encore comment les malades ont pu m'accorder leur confiance. Tout de suite j'ai adoré les enfants qui m'inondent de leurs sourires, entrent en courant en montrant la boîte de bonbons qu'ils ont repérée la toute première fois, me remercient d'un gros baiser humide à chaque consultation, et repartent sans rancune, encore avec un sourire. J'ai longtemps gardé leurs photos épinglées sur le mur devant le bureau. Je les ai vu grandir avec la toise et changer avec l'âge. Combien d'autres ont suivi, et combien d'hommes et de femmes sont entrés dans mon bureau pendant cette période ? Je ne m'aventurerai pas à les compter... Autour de mon cabinet, comme un puzzle qui s'assemble peu à peu, les constructions ont jailli de terre. L'Aéroport de Roissy a commencé à faire tourner les avions au-dessus de nos têtes. Le Concorde s'est écrasé à quelques centaines de mètres ! Les vergers ont cédé la place aux ronds-points mais pendant une dizaine d'années je peux dire que le Val d'Oise était un délicieux jardin et au printemps avec ma vieille guimbarde, je filais sur les routes au milieu des poiriers et des cerisiers en fleurs, en laissant la fenêtre ouverte pour m'enivrer de leur parfum.

Le 6 juin 1976, je suis devenue médecin. Ce jour-là commença comme tous les autres. J'étais simplement un peu plus anxieuse lorsque le réveil sonna. Une légère nausée m'obligea à rester quelques minutes de plus allongée tandis que le soleil de juin laissait filtrer ses rayons dorés à travers les persiennes de la chambre. J'attendais un deuxième enfant depuis trois mois et je mis

instinctivement la main sur mon ventre. C'est à peine si ma grossesse était visible. Seules quelques nausées matinales me rappelaient mon état et me forçaient à me nourrir de croissants avant de me lever. Il était temps de me presser. C'était le grand jour ! Depuis deux ans je préparais ma thèse en terminant mon stage interné en pédiatrie. Après ma journée dans le service je retrouvais ma famille et ce n'est que très tard dans la soirée que je pouvais commencer à lire les comptes-rendus des autopsies de l'hôpital qui formaient le substrat de mon travail. À cette époque pas d'ordinateur, pas d'Internet, ce qui m'aurait vraiment facilité la tâche ! C'est manuellement que je devais mettre les résultats sous forme de colonnes et de diagrammes. Sans informatique le travail me prit deux ans pour décortiquer trois mille rapports d'autopsies à la recherche de la relation entre la *polypose colique* et le cancer du colon. C'était un travail de longue haleine qui devait être le début d'une plus vaste enquête sur les causes du cancer colique. Nous avions besoin de statistiques pour affirmer notre hypothèse. Ce travail me plaisait car je sentais qu'il était le maillon pour aboutir à d'autres travaux plus importants. J'allais enfin aujourd'hui présenter mon travail terminé devant un jury composé de plusieurs professeurs. Les questions qu'ils allaient me poser ne m'impressionnaient pas car je connaissais mon sujet. Non, ce qui m'inquiétait davantage, c'était ce serment que nous allions prononcer devant nos pairs et qui allait engager ma vie entière, me rendre responsable de mes actes devant tous les Hommes, affirmer ma liberté d'exercice. Aurai-je ce courage ? N'allais-je pas reculer au dernier moment celui où je sentais que je ne serais plus la même ? J'arrivai en avance à la faculté et entrai dans la salle du jury. Nous étions une dizaine à passer ce jour-là. Mon Professeur de Thèse était enchanté de mon travail et après quelques questions sur les résultats du dépouillement des dossiers et ma façon de travailler, il mit ses lunettes et son plus beau sourire pour m'annoncer que j'étais reçue. En quelques secondes mon visage passa de la pâleur au rouge cramoisi et je me mis à bégayer un vague remerciement. Le plus impressionnant restait à venir. Les étudiants reçus se levèrent d'un seul mouvement. Nous avions devant nous le texte si beau d'Hippocrate. Nous devions le lire ensemble d'une seule voix solennelle en levant notre main droite. Au premier mot dit en chœur, mes larmes jaillirent tandis qu'un flot de souvenirs me submergeait. Bien qu'il nous ait quittés cinq ans plus tôt, je sentais que mon père était là, tout près de moi, souriant et détendu. Sans que je m'en aperçoive, il m'avait accompagnée pendant toutes mes études, il m'avait soutenue à tous mes examens, et à présent il assistait muet mais attendri à cette déclaration sur l'honneur.

« Je jure d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité. Je respecterai toutes les personnes, leur autonomie et leur volonté sans aucune discrimination selon leur état ou leurs convictions. Admise dans l'intimité des personnes je tairai les secrets qui me sont confiés. Je ferai tout pour abréger les souffrances. Je préserverai l'indépendance nécessaire à l'accomplissement de ma mission. Que les hommes et mes confrères m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses, que je sois déshonorée si j'y manque. »

À partir de ce jour-là, tout était clair et me semblait facile. Le malade en face de moi, celui que j'écoutais, que je palpais, que je découvrais dans son intimité, dans le plus profond de son être, dans sa souffrance la plus secrète, qu'il me dévoilait à moi si petite et si ignorante, c'était moi, mon double, mon image. Il ne se passe pas un jour sans que j'y pense ou que je m'y réfère.

J'ai promis, je ne serai pas parjure.

Aujourd'hui je dois rendre visite à Jeannette. Depuis combien de temps est ce que je la soigne ? Je ne sais plus. Trente ans peut-être ? C'est une de mes premières patientes. Elle habite avec Pedro son mari une maisonnette entourée d'un potager comme il n'en existe plus à présent. Ce jardin est le trésor de cet Espagnol venu en France à l'adolescence à la recherche d'un emploi comme tant d'autres émigrés. Il trouve que mes visites sont trop brèves. Et pourtant je l'écoute souvent me raconter son enfance au soleil, et sa rencontre avec Jeannette. Un coup de foudre ! « C'est ma gazelle » me répète-t-il à chaque visite. Comme j'aime me promener avec lui sous la treille où croulent les grappes de ce raisin noir issu d'un vieux cep espagnol. Comme il aime faire avec moi le tour des cognassiers, des cerisiers, des pêcheurs. Il a même un citronnier qu'il caresse du revers de la main à chaque passage. Il me parle de sa femme qui nous observe du perron, assise dans son fauteuil roulant. Nous ramassons des brassées de thym odorant, des grappes de tomates mûres à point, des pommes dont le jus parfumé coule sur le menton lorsqu'on les croque.

Jeannette souffre depuis trente ans d'une maladie paralysante et progressive. Jamais je ne l'ai entendue se plaindre. C'est son mari qui plaisante : « Soignez-moi bien, Docteur, sinon comment ferait-elle sans moi ? » et il continue :

« Regardez comme elle est belle ! » alors que Jeannette est totalement paralysée dans son fauteuil. C'est la plus belle déclaration d'amour que j'ai entendue dans ma vie de médecin....

Il y en a tant d'autres qui illuminent ma journée. Mon quotidien c'est aussi hospitaliser une péritonite aiguë ou un infarctus en urgence après m'être battue pour obtenir un lit à l'hôpital, c'est soigner les bronchites à domicile, c'est gérer une crise de violence entre époux, c'est écouter encore le soir ceux qui souffrent d'états de panique. La liste est longue mais que de mercis à donner à tous ceux qui vous tendent un verre de jus de fruit, un café, et leur sourire lorsque vous arrivez chez eux. La liste est longue aussi de tous ces inconnus qui vous dépannent lorsque vous avez besoin d'un sérieux coup de main pour changer une roue ou enlever une épave devant votre parking....

La consultation terminée, Pedro me tend une orange. « Pour la route, Docteur, vous savez que c'est une orange de Valence, mon pays ? ». Pedro me connaît bien. Lorsque j'entre dans sa cuisine pour faire l'ordonnance, il sait que je vais soulever le couvercle de la cocotte en fonte brune et fermer les yeux pour respirer les arômes qui s'en échappent. Car Pedro cuisine aussi pour Jeannette avec tout l'amour dont il est capable et sous ses ordres à elle, qu'elle lui lance de son fauteuil. Et Pedro obéit car il veut lui faire plaisir. Aujourd'hui c'est un riz à l'espagnole qu'il a concocté et l'odeur du safran me poursuit jusque sur le perron. Et là, Pedro m'invite à goûter son riz, en toute simplicité et je sais que cela lui fait plaisir. Alors je dis : « Une seule bouchée pour voir s'il est bon ! » sans lui avouer que cette bouchée me met en retard. Mais quel bonheur dans les yeux de Jeannette lorsque je félicite le cuisinier !

Je file ensuite vers la campagne ou ce qu'il en reste. Au fin fond du département, dans un village sans médecin, une famille entière attend ma venue, une famille de femmes, la mère veuve, une fille divorcée, une fille simplette qui vivent ensemble dans un petit appartement, entourées de non-dits et de violence ordinaire comme dans de nombreuses familles. Il va falloir trouver les mots pour les apaiser jusqu'à la prochaine visite.

En chemin je m'arrête chez un de mes patients chasseur qui m'a réservé sa cueillette de cèpes. Il m'ouvre la porte, le sac débordant de bolets à la main, car il sait comme je suis pressée : « La prochaine fois je vous ferai un pâté de faisan ! ».

Et je cours encore vers la voiture en réfléchissant à la recette de l'omelette qui m'attend ce soir. La cuisine c'est l'amour. Savent-ils ces patients, que par ces